

ANNÉE ZÉRO ET NONON FILMS
PRÉSENTENT

UN MONDE SANS FEMMES

UN FILM DE
Guillaume Brac



ANNÉE ZÉRO ET NONON FILMS PRÉSENTENT

UN MONDE UN FILM DE
Guillaume Brac
SANS FEMMES

Fiction / France / 2011 / 58 minutes / 1.85 / 5.1 / visa n° 127 324

PRÉCÉDÉ DU COURT-MÉTRAGE
LE NAUFRAGÉ
de Guillaume Brac

avec

Vincent Macaigne Laure Calamy Constance Rousseau Laurent Papot

SORTIE NATIONALE LE 8 FÉVRIER 2012

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.UNMONDESANSFEMMES.COM

Presse : Karine Durance tél : 06 10 75 73 74 - durancekarine@yahoo.fr

Distribution : NiZ! tél : 01 83 96 43 03 - contact@niz-lesite.com

 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BELFORT/ENTREVUES 2011
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
PRIX DU PUBLIC 

 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AMIENS 2011
PRIX DU MOYEN-MÉTRAGE 

 FESTIVAL DU CINÉMA DE BRIVE 2011
GRAND PRIX EUROPE
PRIX CINÉ+ 

 FESTIVAL DU FILM DE VENDÔME 2011
PRIX SPÉCIAL DU JURY 

 FESTIVAL CÔTÉ COURT PANTIN 2011
PRIX DU PUBLIC - PRIX ÉMERGENCE
PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE ET MASCULINE 

 FESTIVAL SILHOUETTE - PARIS 2011
PRIX DE LA MEILLEURE PHOTOGRAPHIE
PRIX D'INTERPRÉTATION 

Pré-nomination
CÉSAR DU MEILLEUR COURT-MÉTRAGE 2012

ANNÉE ZÉRO

www.unmondesansfemmes.com

NIZI

SDI
Syndicat des
Cinéastes
Indépendants

SYNOPSIS

UN MONDE SANS FEMMES

Une petite station balnéaire de la Côte Picarde, la dernière semaine d'août. En leur remettant les clés d'un appartement de location, Sylvain fait la connaissance d'une jeune mère et de sa fille, aussi séduisantes l'une que l'autre. L'occasion rêvée de sortir ne serait-ce que quelques jours d'une vie solitaire dont les femmes sont désespérément absentes.



PRÉCÉDÉ DU COURT-MÉTRAGE

LE NAUFRAGÉ

Luc part rouler à vélo pour tenter d'oublier ses problèmes. Une succession d'incidents le contraint à passer la nuit dans une petite ville de Picardie. Il y fait la connaissance de Sylvain, qui s'efforce de l'aider, pour le meilleur et pour le pire...

ENTRETIEN

*Comment est né **Le Naufragé** ? Où, déjà, il est question de la présence des femmes...*

J'étais parti faire une petite virée dans le Nord de la France avec une amie, sur les traces des films de Maurice Pialat et de Bruno Dumont. Et à la toute fin du week-end on a atterri à Ault, complètement par hasard. J'ai tout de suite été fasciné par cette petite station balnéaire perdue au milieu de ces immenses falaises. J'ai été séduit par la douceur de la lumière et son atmosphère mélancolique, transfigurée à chaque rayon de soleil. J'y suis retourné plusieurs fois, à différentes saisons. Je l'ai même traversée à vélo à l'occasion d'une course cycliste. Et à chaque fois, j'ai été transporté. J'ai alors proposé à trois amis réalisateurs d'écrire chacun un film, dont Ault serait le décor unique. C'est dans ce cadre-là que j'ai écrit *Le Naufragé*. Finalement, on a reçu une aide de la région Picardie, qui nous a permis de tourner les films en pellicule. En travaillant sur les films de mes amis, je me suis familiarisé avec les lieux, j'ai rencontré des gens que j'ai eu envie de filmer, comme Bouboule, le patron du bar où l'on prenait nos repas, ou Marie Picard, la gardienne de la résidence où l'on dormait. Leur rencontre m'a conduit à réécrire le scénario pour les faire participer à certaines scènes et ancrer plus profondément encore le film à Ault.

Après coup, j'ai compris que le fait de tourner dans cette petite ville, si loin de mon quotidien, m'avait permis de canaliser, de circonscrire ce que je voulais raconter depuis longtemps, de le transposer, en le déplaçant dans ce microcosme,



dans ce petit monde en soi. D'une certaine façon, aller en terre inconnue m'a aidé à raconter des choses très personnelles.

*Comment avez-vous rencontré vos acteurs, notamment Vincent Macaigne, qui interprète Sylvain, l'autochtone, personnage central du **Naufragé** et d'**Un monde sans femmes** ?*

Pour *Le Naufragé*, j'avais deux motivations d'égale importance : tourner à Ault et filmer deux comédiens, Julien Lucas et Vincent Macaigne, avec lesquels j'étais très lié depuis plusieurs années. J'ai écrit pour eux. À un moment donné, pour des questions de dates,

j'ai dû envisager de faire le film sans Vincent. J'ai même commencé à rencontrer d'autres acteurs pour le remplacer. Mais sans lui, le projet n'avait plus aucun sens. J'avais une folle envie de le filmer, et d'une certaine façon, le film n'était qu'un prétexte pour saisir quelque chose qui me touchait profondément chez lui.

J'ai rencontré Laure Calamy un peu par hasard, un soir dans un bar, par l'intermédiaire de Vincent, qui venait de travailler avec elle. Son énergie, sa fantaisie, sa liberté, m'ont tout de suite fasciné. Mais aussi cette fragilité que l'on devinait déjà entre deux éclats de rire. Quelques mois plus tard, lorsque j'ai eu l'idée de tourner une sorte de suite estivale du *Naufragé*, centrée sur le personnage de Sylvain, confronté cette fois-ci non plus à un homme mais à des femmes, Laure s'est très vite imposée. C'est pour elle que j'ai écrit le rôle de Patricia, en me nourrissant de sa manière d'être, de ses fêlures, en extrapolant ce que je percevais d'elle. Même si cela constituait un pari risqué, cela m'intéressait qu'elle soit très proche en âge de sa fille, à la limite de la vraisemblance, pour que Sylvain, ait vraiment le choix entre deux femmes. J'ai beaucoup pensé durant l'écriture à une amie qui a eu sa fille à 18 ans et à ce que cela pouvait avoir de troublant de les voir côte à côte. Comme Vincent Macaigne, Laure Calamy est une comédienne exceptionnelle, capable dans la même seconde de faire rire et pleurer. Elle a la générosité de ne pas se soucier de son image, d'accepter de se mettre

à nu devant la caméra. Elle a tout de suite compris en voyant *Le Naufragé* que ce que je cherchais avant tout, c'était une forme de vérité, de sincérité.

Pour le rôle de Juliette, je souhaitais une comédienne à l'opposé des autres personnages, qui dénote dans l'univers du film. Je ne voulais pas jouer sur la ressemblance physique avec sa mère. Au contraire, je trouvais intéressant qu'elle soit presque son anti-thèse comme si elle s'était construite contre elle. J'avais vu Constance Rousseau dans *Tout est pardonné* de Mia Hansen Löve, un film que j'adore. Quand je l'ai rencontrée, ça a été une évidence. Elle avait cette grâce que je recherchais. Et dès les premiers essais, il y a eu une grande complicité entre Laure et elle. Pendant le tournage, je leur ai demandé d'habiter ensemble, toutes les deux, sur le décor du film, pour que Laure la prenne sous son aile.

Pourquoi avoir tenu à tourner en 16mm ?

C'est vrai que tourner en 16mm peut paraître anachronique à une époque où faire un film avec un 5D devient presque un argument marketing en même temps qu'un gage de modernité. Surtout quand on a très peu d'argent. Mais je tenais dur comme fer à tourner en pellicule. J'avais le sentiment que le numérique ne restituerait pas la douceur de la lumière, qu'il rendrait tout trop concret, moins mystérieux. Il y a une mélancolie,

quelque chose d'un peu diffus dans le 16mm qui correspondait particulièrement à ces deux films. Et puis, selon moi, il y a un sens à filmer des non-professionnels comme Bouboule, Francine ou Marie Picard en pellicule. Ils n'avaient jamais été filmés auparavant, ils ne le seront sans doute jamais plus. Dans ma démarche - capter des petits fragments de vies - le numérique est un outil formidable, mais il banalise beaucoup, car on peut accumuler une matière énorme, d'où surgissent presque nécessairement des éclats de vérité.



Ce qui est beau avec la pellicule, c'est la rareté, qui force à faire des choix, à déclencher au bon moment pour ne pas manquer l'instant miraculeux.

La portée dramatique des titres me frappe: Le Naufragé et Un monde sans femmes, ainsi que la dramatisation, la solennité, avec laquelle vous abordez Le Naufragé par exemple, cette musique sombre, et Luc, le cycliste, tête baissée dans ce grand paysage gris. Puis, dès le deuxième plan cette tension est désamorcée par la trivialité, on le voit cracher, au troisième déverser des jurons sur son vélo...

Luc est un authentique naufragé, même s'il arrive par la terre. D'ailleurs, les deux personnages le sont, le second peut-être même plus que le premier, c'est aussi cela que nous raconte le film. Et puis j'ai sans doute été frappé inconsciemment par la lecture du *Naufragé* de Thomas Bernhard, un récit terrible sur l'échec, la dépression, la solitude.

De façon plus générale, j'ai toujours été écartelé entre l'envie de faire des films légers, drôles et celle de faire des films plus graves, plus sérieux. Ces deux titres reflètent sans doute cette tension. Les histoires que j'ai envie de raconter sont pour la plupart assez tristes. Mais pour éprouver du plaisir à les écrire, puis à les filmer, j'ai besoin de m'éloigner d'un registre trop sombre.

Quand la gravité des enjeux plombe une scène, j'essaie de casser cette atmosphère sérieuse par un gag. À l'inverse, lorsque j'écris une scène légère, j'ai souvent envie d'y insérer un détail cruel, un relief coupant, comme une ombre qui renvoie à la solitude des personnages, à la gravité de la situation. Ce qui est beau au cinéma, ce sont les ruptures, les contrastes. Cela décuple les émotions.

Cette solennité de l'entrée dans le film comme dans un espace réel et presque mythologique participe d'une croyance dans le cinéma. Quels sont les films qui vous ont amené à cette foi ?

Si je devais parler d'un seul choc de spectateur, ce serait un film de Maurice Pialat. Le premier que j'ai vu, en l'occurrence, *Loulou*. Ce n'est pas forcément ce que l'on met le plus en avant dans son cinéma, mais à chaque fois que je revois l'un de ses films, ce qui me frappe c'est à quel point ils sont drôles. Parce qu'ils sont pleins de vie, et que la vie implique nécessairement de la maladresse, de curieuses façons de parler, des rencontres abruptes avec le réel. Dans ses films, comme dans la vie, le fait d'être désemparé, dans une situation de détresse, prend souvent des formes comiques. J'aime aussi cette gentille moquerie de Pialat pour ses personnages, notamment pour ceux qui ne sont pas acteurs, dans *L'Enfance nue* ou *Passe ton bac d'abord*. Il porte sur eux un regard très bienveillant,



mais n'hésite pas à écorcher, à piquer au vif. Je suis souvent agacé par le respect écrasant pour les «vrais gens», les «petites gens», que l'on rencontre dans certains films. Pialat, lui, n'a pas peur de montrer leurs ridicules, sans jamais pour autant se départir d'une incroyable tendresse. Il y a eu un autre choc, antérieur aux films de Pialat, c'est *Du côté d'Orouët* de Jacques Rozier. En le découvrant, je me suis dit pour la première fois : «voilà le genre d'histoires que j'aimerais raconter». Et même si c'est un immense film, en le regardant, pour la première fois, je me suis senti capable de faire un film, moi aussi...

Il vous a donné les clefs de votre cinéma ?

Oui, tout à coup, c'est comme si le cinéma devenait accessible. Cela tient peut-être à une forme d'amateurisme, de dilettantisme assumés chez Rozier et que je revendique aussi. Ses films ne sont pas écrasants, ne mettent pas à distance. Au contraire, ils tendent la main, respirent par leurs imperfections, leur inachèvement. Je me suis aperçu récemment que tous ses films mettaient en scène des parenthèses, des échappées hors du champ quotidien du travail et de la vie sociale. C'est un point commun avec mes deux films.



Mais j'ai eu d'autres influences. Les films d'Eric Rohmer, très souvent des films de vacances d'ailleurs. En particulier, *Le Rayon vert*, dont on a beaucoup parlé avec mon chef-opérateur, Tom Harari et qui constitue un peu la matrice d'*Un monde sans femmes* avec *Du côté d'Orouët* et *Two Lovers* de James Gray. *Two Lovers*, c'est un film qui nous a bouleversés Vincent Macaigne et moi. J'adore sa structure très simple : un homme fragile pris entre deux femmes. Sauf que chez James Gray c'est du mélodrame et donc une autre forme. Dans une scène, j'ai fait porter à Vincent un tee-shirt *Johnny Cash*, un petit clin d'œil à Joaquin Phoenix, dont le jeu l'a d'ailleurs beaucoup inspiré. Et puis, il y a une dernière influence, peut-être moins visible, mais tout aussi importante, c'est la comédie américaine, les

Farrelly, Apatow. Avec toujours cette idée qu'il y a le monde des hommes et celui des femmes, qui sont comme une espèce inconnue. D'où un douloureux apprentissage pour lever les malentendus et les incompréhensions entre les deux sexes...

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs sur le tournage ?

Je n'ai pas de méthode avec les acteurs. Je sens juste quand

l'émotion est vraie et quand elle est fabriquée, même si je ne sais pas forcément dire pourquoi. Après, pour y parvenir, il y a beaucoup de tâtonnement, d'intuition. Mais sur ce film, le plus souvent, les comédiens étaient vrais, tout de suite.

D'une certaine façon, une grande partie de la direction d'acteurs s'est faite en amont du tournage. Lorsque j'ai écrit le film, je connaissais déjà trois des quatre acteurs, Vincent et Laure, donc, mais aussi Laurent Papot qui interprète le gendarme. J'ai pu me nourrir de leur façon de parler, de leur gestuelle, de ce que je pouvais projeter sur eux. Il y avait donc une incarnation très forte dès le stade du scénario. En ce qui concerne Vincent Macaigne, ça a été encore plus loin, puisque c'est l'un de mes meilleurs amis depuis des années. On a passé d'innom-

brables soirées ensemble. J'ai donc pu l'écouter, l'observer durant des centaines d'heures.

Dans la vie, il est évidemment très différent du personnage de Sylvain. Il suffit de voir ses spectacles pour s'en convaincre. Et pourtant, il y a une part de lui qui s'en rapproche, qui me touche profondément et que j'ai choisi d'isoler, de mettre en lumière. Du début à la fin, il y a eu entre nous une confiance très belle. Lui aussi s'est mis à nu.

Pour autant, il y a eu un vrai travail sur le plateau. Souvent, c'étaient des réglages, des ajustements. Avec Vincent, par exemple, même si la plupart de ses propositions étaient d'une grande justesse, j'ai dû lutter pour préserver cette timidité, cette retenue qui caractérisent le personnage de Sylvain. Face à l'exubérance et l'énergie de Laure Calamy ou de Laurent Papot, il avait souvent la crainte d'être trop lisse, trop effacé et éprouvait une certaine frustration de comédien. Il lui arrivait du coup d'avoir la tentation d'en faire plus.

Avec Constance Rousseau, il y a eu un travail pour la faire sortir d'elle-même. Il a fallu qu'elle accepte de perdre le contrôle. Ce n'est jamais facile pour une jeune actrice. D'autant que moi-même j'avais peur de la brusquer. Mais à un moment donné, il y a eu comme un déclic et elle a fait des choses étonnantes.

Le scénario était très écrit et généralement j'exigeais que les dialogues soient respectés au mot près. Mais il y a quelques scènes, celle du

mime notamment, qui ont été en grande partie improvisées. La scène de drague entre Patricia et Gilles s'est, elle, en partie réécrite au fil des répétitions, en retenant des propositions des comédiens, en en écartant d'autres.

Avec les non professionnels, j'étais plus souple, et le texte n'était qu'indicatif. Ils pouvaient se le réapproprier avec leurs mots. Avec eux, l'essentiel était de créer un climat de confiance, de leur rappeler que jouer doit être un plaisir. Dans ces scènes, les autres comédiens m'ont beaucoup aidé, ils ont été très généreux.

À l'inverse, je crois très fort à un effet de contamination des acteurs par le réel. Lorsqu'ils sont plongés dans la réalité, au milieu d'une foule, sur une plage ou dans une boîte de nuit, lorsqu'ils doivent donner la réplique à des gens qui sont eux-mêmes devant la caméra, qui ne jouent pas, ils ne peuvent pas se permettre de fabriquer. C'est quelque chose que j'ai ressenti en tournant *Le Naufragé* et que j'ai cherché beaucoup plus



consciemment sur *Un monde sans femmes*. C'est un film sur lequel il n'y a pas de figurants, pas de blocages, où tout est fait pour ne surtout pas tuer la vie. Mon obsession au tournage, c'est l'inscription dans l'instant. Être sans cesse attentif à ce qui peut venir enrichir le film, que ce soit un plan qui n'était pas prévu, un geste, une posture que j'ai envie de saisir, un passant, une lumière, un gag improvisé. On perd forcément des choses du scénario au tournage. Il faut donc absolument en trouver d'autres, et si possible davantage que ce que l'on a perdu, pour ne pas appauvrir le film. Cette émotion de l'imprévu, c'est ce qui me donne envie de faire des films.

Le personnage de Sylvain est une vraie mère dans les deux films ! Dans Le Naufragé, il nourrit Luc, qui lui a une propension à tout dramatiser, dit qu'il va «mourir de faim». Sylvain l'héberge et s'immisce dans ses affaires de cœur. Et dans Un monde sans femmes, c'est encore Sylvain qui recueille la mélancolie de Juliette et qui la gave de fraises ! Il y a chez lui une pudeur et une noblesse qui viennent, je crois, du fait que c'est celui qui attend le plus de ce qu'il vit...

C'est vrai, Sylvain incarne la délicatesse de sentiment, il a une forme de bonté et d'attention aux autres. C'est précisément cette générosité que je voulais filmer chez Vincent Macaigne,

et qui se lit dans son regard. C'est quelqu'un qui écoute et qui regarde vraiment. Il a une force d'empathie très grande. Dans les deux films, Sylvain reçoit les problèmes des autres et agit comme un baume apaisant. C'est amusant car en fait il incarne l'effet que Ault a produit sur moi. C'est une ville accueillante, et, je dirais, bienveillante.

Seule son agitation intérieure transparait sans qu'on y ait vraiment accès, par contraste avec l'exubérance de Patricia et à la présence un peu envahissante de Gilles, le personnage en costume du film. Car j'ai observé que dans chaque film, il y en a un, avec sa panoplie, face à l'éternelle chemise à carreaux de Sylvain. Cette fois pas de cycliste comme dans Le Naufragé, mais un gendarme, qui en plus apparaît pour la première fois en combinaison de planche à voile !

Ce qui nous intéressait avec Hélène Ruault, ma co-scénariste, c'est qu'on ne sache jamais vraiment ce que Sylvain fait dans la vie. Et que sa force d'incarnation soit accompagnée d'une forme d'abstraction et donc d'universalité. La question s'est posée pour le second film de savoir si on en dévoilait davantage sur le métier présumé de Sylvain. Car pour moi, ce n'est pas forcément son travail de remettre les clés de cet appartement de vacances, c'est plus un service qu'il rend. En fait, je voulais qu'on puisse projeter une infinité de choses

sur Sylvain, et donc ne pas le dessiner, professionnellement parlant, ni l'enfermer dans une fonction, mais que, par contraste il soit entouré de personnages aux activités plus définies. Ces films sont en équilibre, j'espère, entre une forme de naturalisme et une stylisation qui passe entre autres par les costumes, les associations de couleurs, et même la lumière pour les scènes de nuit.

Concernant les costumes, c'est avant tout un élément de comédie : ça me fait beaucoup rire de voir un personnage traverser tout un film en tenue de cycliste. Ou un gendarme en uniforme draguer effrontément tout en vidant des

whiskies et en fumant cigarette sur cigarette dans un bar! Ça m'intéressait aussi par exemple que le regard attentif de Patricia et de Juliette pousse Sylvain à modifier sa façon de s'habiller. Et dans *Le Naufragé*, durant quelques heures, Luc revêt les habits de Sylvain et paraît apaisé. Il se livre alors à des confidences, à une sorte de monologue introspectif, à des réflexions plus profondes. Comme si le contact avec Sylvain amenait les autres à se mettre à nu.



Le prochain film sera avec ou sans Sylvain ?

J'en ai fini avec Sylvain mais pas avec Vincent Macaigne! J'ai commencé à lui écrire un personnage qui explore d'autres facettes de sa personnalité. Mais avant cela, j'aimerais tourner une fiction documentaire l'été prochain avec deux jeunes filles que j'ai rencontrées et qui ne sont pas du tout comédiennes. Avec peu de moyens, mais à nouveau beaucoup d'énergie et de liberté.

Propos recueillis par Marie Anne Guerin



“ Je suis venu au cinéma assez tard, à 24 ans, après m’être engagé dans une voie (classe préparatoire, puis HEC) qui n’était pas la mienne. Durant toute cette période, le cinéma m’a permis de combler un vide, un manque. J’ai vu énormément de films. J’ai fait aussi des stages dans la distribution et la production, durant lesquels j’ai ressenti la frustration d’être du côté du commerce et pas de la création.

Finalement, j’ai passé le concours de la Femis, en production, car à l’époque, je ne m’avouais toujours pas le désir de faire des films. Dès les premières semaines, je me suis rendu compte que je mourais d’envie de raconter mes propres histoires, de travailler avec des acteurs. En plus des films que j’y ai produits et qui ont compté dans mon apprentissage – ceux d’Antonio Hébrard et de Christophe Régin, notamment – je me suis débrouillé pour réaliser trois courts-métrages à l’école. J’y ai aussi rencontré des techniciens qui me suivent depuis, de film en film, comme Damien Maestraggi mon monteur ou Emmanuel Bonnat mon ingénieur du son. Et des comédiens comme Vincent Macaigne ou Julien Lucas. Ensuite, j’ai passé trois ans à écrire un long-métrage qui ne s’est pas fait.

Ça a été une période douloureuse durant laquelle j’ai éprouvé le danger des multiples réécritures, avec le désir du film qui s’émousse petit à petit. À un moment donné, la frustration de ne pas tourner est devenue trop forte. Je me suis séparé de mon producteur et j’ai créé en 2008 ma propre société de production, Année Zéro, avec mon ami Stéphane Demoustier, pour retrouver le plaisir de faire des films rapidement, librement, avec très peu de moyens. C’est dans ce cadre que j’ai tourné *LE NAUFRAGÉ* en 2009 et *UN MONDE SANS FEMMES* en 2010. J’ai produit également les courts-métrages de quelques amis. Entre-temps, j’ai travaillé comme assistant-réalisateur, notamment sur *PARC* d’Arnaud des Pallières et *UN BAISER S’IL VOUS PLAÎT* d’Emmanuel Mouret. Je n’avais alors aucune idée de ce que pouvait être un plateau de long-métrage classique, et je me suis parfois senti comme un chien dans un jeu de quilles. Mais j’ai beaucoup appris, même si j’en ai gardé une terreur des grosses équipes, des rapports de hiérarchie, des camions remplis de matériel. *UN MONDE SANS FEMMES* a été tourné avec une dizaine de techniciens, des amis pour la plupart. En ce moment, je me consacre à l’écriture de deux projets de longs-métrages. Un film sur deux jeunes filles que j’espère tourner l’été prochain. Et un film pour Vincent Macaigne. ”

Guillaume Brac

Diplômé de la Femis en production, Guillaume Brac réalise trois courts métrages durant sa formation. En 2008 il co-fonde la société ANNÉE ZÉRO avec laquelle il réalise *LE NAUFRAGÉ* en 2009, puis *UN MONDE SANS FEMMES* en 2011. Il a été également assistant réalisateur sur les films *PARC* de Arnaud des Pallières et *UN BAISER S’IL VOUS PLAÎT* de Emmanuel Mouret.

LES COMÉDIENS



Vincent Macaigne

Vincent Macaigne a 33 ans. Metteur en scène, auteur, acteur et réalisateur, sorti du Conservatoire en 2002, c'est au théâtre qu'il se révèle, comme acteur notamment avec Guillaume Vincent, Jean-Louis Martinelli, Joël Jouanneau, Cyril Teste ou Julie Brochen, puis, en mettant en scène entre autres, *L'IDIOT*, très follement inspiré de Dostoïevski, *REQUIEM 3*, grand poème biblique tranchant et burlesque où il étire pour la troisième fois la tragédie de manière très personnelle, ou, *AU MOINS J'AURAI LAISSE UN BEAU CADAVRE*, s'emparant furieusement de l'*HAMLET* de Shakespeare, laissant cette saison les publics d'Avignon et de Chaillot sur les rotules. Au cinéma, on le découvre comme acteur sous les traits de Sylvain dans *LE NAUFRAGÉ* et *UN MONDE SANS FEMMES* de Guillaume Brac, dans *MOONLIGHT LOVER* de Guilhem Amesland, et récemment, dans

LA RÈGLE DE TROIS de Louis Garrel. Il apparaît également chez Philippe Garrel (*UN ETE BRÛLANT*), Bertrand Bonello (*DE LA GUERRE*), Catherine Corsini (*LA RÉPÉTITION*), Jalil Lespert (*24 MESURES*), Armel Hostiou (*RIVES*). Comme réalisateur, on lui doit déjà *CE QU'IL RESTERA DE NOUS* (2011), avec Laure Calamy, sa fidèle complice. Vincent Macaigne sera à l'affiche du prochain court-métrage de Thomas Bardin et des prochains longs-métrages d'Antonin Peretjako, de Philippe Garrel et de Justine Triet.

Laure Calamy

Après trois années passées au conservatoire, sous la direction de Daniel Mesguish, Catherine Hiegel et Olivier Py, Laure Calamy apparaît dans plusieurs films, notamment dans *BANCS PUBLICS (Versailles Rive droite)* de Bruno Podalydès, *ON M'A VOLE MON ADOLESCENCE* d'Alain Guiraudie, *THE GENTLE PAIN* de Carsten Brandt, *CHAPEAU DE ROUE* de Tonie Marshall, *SAUVAGE INNOCENCE* de Philippe Garrel. Mais c'est surtout au théâtre qu'elle développe sa carrière d'actrice en travaillant avec Clément Poirée, Pauline Bureau, Jean-Louis Benoît, Jean-Baptiste Sastre, Michel Dydim, Jean-François Auguste, Jean-Michel Ribes, Olivier Py... En 2011, elle incarne une Gertrude pleine de sensualité dans *AU MOINS J'AURAI LAISSE UN BEAU CADAVRE* mis en scène par Vincent Macaigne qui lui confie également un rôle dans son premier moyen-métrage, *CE QU'IL RESTERA DE NOUS*. Son interprétation dans *UN MONDE SANS FEMMES* est son premier grand rôle au cinéma.





Constance Rousseau

Le premier long-métrage de Mia Hansen-Löve *TOUT EST PARDONNÉ* (Quinzaine des réalisateurs, 2007) révèle Constance Rousseau. Elle y interprète Pamela, une jeune fille de dix-sept ans qui part à la recherche de son père après une longue séparation, aux côtés de Paul Blain, de Marie-Christine Friedrich et de sa petite soeur, Victoire Rousseau, dont c'est également le premier rôle au cinéma. Constance Rousseau a également tourné dans plusieurs courts-métrages, notamment *KATAI* de Claire Doyon et *LES PISSEUSES* de Géraldine Keiflin. Au cinéma, on la retrouvera en 2012 dans un film d'Antonio Campos, *SIMON KILLER*. Elle prépare aussi un court-métrage comme réalisatrice, *JEANNE ET GABRIEL*. Son interprétation dans *UN MONDE SANS FEMMES* marque son grand retour sur les écrans.

Laurent Papot

Laurent Papot crée en 2003 la compagnie « La Sérénade Interrompue » avec la metteur en scène Séverine Chavrier (*AVEC MOZART LE MAL DE GORGE ÉTAIT MOINS GRAVE, ÉPOUSAILLES ET REPRÉSAILLES*), artiste associée au 104 (*Série B*) qui présentera sa prochaine création au Festival d'Avignon 2012. Il travaille principalement avec des metteurs en scène de sa génération : Philippe Ulysse, Vincent Macaigne. Il sera en janvier 2012 sur la scène du Théâtre de la Colline dans la création *DÉJÀ LÀ* d'Arnaud Michniak mise en scène par Aurélia Guillet. Au cinéma, il collabore à l'écriture et joue sous la direction de Jules Zingg (*KUDHO, LES VOISINS*) dont le prochain film, *NOS RETROUVAILLES*, est en cours de montage. Il travaille avec Thomas Grenier sur *CHÂTEAU DE CARTE* et *LE CRIDU COQ* et vient de tourner dans un court-métrage de Vanessa Santullo, *LES DEUX TABLEAUX*.





AULT ET SES ACTEURS

“ Au départ, faire jouer aux habitants d’Ault tous les rôles secondaires, c’était une nécessité économique, car sur *Le Naufragé* on n’avait pas d’argent pour faire venir des comédiens, les loger. Mais très vite, c’est devenu pour moi une chose essentielle, qui a irrigué tout le film, et lui a donné son identité...”

Pendant le tournage du *Naufragé*, Julien Lucas, qui jouait le cycliste, a répété avec Marie Picard une scène pour un casting qu'il devait passer à son retour à Paris. Il m'a dit qu'aucun acteur ne lui avait jamais si bien donné la réplique. Parce qu'elle s'adressait vraiment à lui, parce qu'elle l'écoutait vraiment. Tourner à nouveau avec elle, avec Bouboule et Francine, ça a été l'une des raisons qui m'ont poussé à faire un second film à Ault. Le matin de l'une de ses scènes, Marie avait tellement peur qu'elle n'a pas pu se lever de son lit. Je suis allé lui parler et elle m'a dit cette phrase que je n'oublierai jamais et qui à elle seule justifie ces deux films : « *Tu sais, si je joue dans ton film, alors que ça me fait si peur, c'est d'abord parce que je t'aime bien. Mais c'est aussi parce que j'ai une vie modeste, discrète. Après ma mort tout le monde m'oubliera très vite. Alors, je me dis qu'avec tes films, je laisserai peut-être une toute petite trace...* ». Bouboule, d'un film à l'autre, je l'ai vu progresser, comprendre ce que c'est que le jeu. Et prendre du plaisir à improviser, à surprendre ses partenaires, Laure Calamy et Laurent Papot. Ça ne l'empêchait pas de me dire à chaque fois : « *J'ai lu ta scène, tu m'as encore écrit des conneries* ». D'attendre un peu, de sourire et d'ajouter : « *Non, c'est pas mal, mais si tu me laissais dire ce que je voulais, ce serait encore mieux* ». J'ai tourné deux autres scènes avec lui, dans lesquelles il était génial, mais qui ne trouvaient pas leur place dans la narration. Les couper a été un déchirement.



Aujourd'hui, c'est comme s'ils faisaient un peu partie de ma famille, comme des oncles ou des tantes. Quand je viens les voir, ils ferment le bar et m'invitent à dîner à leur table. Il y a un lien très fort qui s'est créé. Le fait que quelqu'un provenant d'un univers aussi différent s'intéresse à eux, fasse un premier film, un second, puis revienne régulièrement les voir, les touche. J'ai tenu à ce qu'il y ait une grande projection des deux films, à Ault, en 35 mm, avec un projecteur itinérant. Depuis la fermeture du cinéma de la ville à la fin des années 70, aucun film de cinéma n'y avait plus été projeté. Ça a été une soirée incroyable : plus de 300 personnes dans la salle des fêtes, avec des vieux, des enfants, des chiens ! Le lendemain, un ami de Bouboule qui fait une petite apparition dans *Le Naufragé*, m'a dit : « *Ce matin, en allant aux moules, j'ai repensé à tes films en regardant les falaises. Et j'ai eu l'impression de les voir différemment* ». Je me suis alors souvenu que c'est peut-être lui, qui m'avait donné sans le savoir l'idée d'*Un monde sans femmes* en me disant un soir : « *Tu sais, c'est pas facile ici de rencontrer des femmes, surtout l'hiver. Heureusement, l'été il y a les vacancières au camping, parfois il y a des anglaises. Quand t'as une occasion, faut pas la laisser passer* ». À la fin du tournage, toute l'équipe a signé le clap et on l'a offert à Bouboule et Francine. Il trône au-dessus de leur bar. Ça me plaît de savoir qu'il est là-bas. Parce que sans eux, je n'aurais fait aucun de ces deux films. D'une certaine façon, ils m'ont aidé à trouver mon cinéma. »

Guillaume Brac

FICHES TECHNIQUES

UN MONDE SANS FEMMES

Fiction / France / 2011 / 58 minutes / 1.85 / 5.1 / visa n° 127 324

RÉALISATION **Guillaume Brac**
IMAGE **Tom Harari**
SON **Emmanuel Bonnat**
ASSISTANT MISE EN SCÈNE **Guilhem Amesland**
COSTUMES ET ACCESSOIRES **Dorine Brun**
MONTAGE IMAGE **Damien Maestraggi**
MONTAGE SON **Emmanuel Bonnat**
MIXAGE **Vincent Verdoux**
MUSIQUE ORIGINALE **Tom Harari**
ÉTALONNAGE **Gilles Granier**
SCÉNARIO **Guillaume Brac**
AVEC LA COLLABORATION DE **Hélène Ruault**
DIRECTION DE PRODUCTION **Marianne Nicole**
PRODUCTION EXÉCUTIVE **Maya Haffar**
PRODUCTION CO-DÉLÉGUÉE **Nonon films**
EN COPRODUCTION AVEC **Emmanuelle Michaka**
AVEC LE SOUTIEN DE LA **Région Île-de-France**
PRODUIT PAR **ANNÉE ZÉRO** ET **NONON FILMS**



LE NAUFRAGÉ

Fiction / France / 2009 / 24 minutes

AVEC

Julien Lucas Vincent Macaigne Adelaïde Leroux

RÉALISATION **Guillaume Brac**
IMAGE **Claudine Natkin**
SON **Emmanuel Bonnat**
ASSISTANT MISE EN SCÈNE **Stéphane Demoustier**
DÉCORATION / COSTUMES **Hélène Ruault**
MONTAGE IMAGE **Damien Maestraggi**
MONTAGE SON **Emmanuel Bonnat**
MIXAGE **Vincent Verdoux**
ÉTALONNAGE **Christophe Legendre**
SCÉNARIO **Guillaume Brac**
DIRECTION DE PRODUCTION **Sarah Kravetz**
PRODUCTION **Stéphane Demoustier et Guillaume Brac**
PRODUIT PAR **ANNÉE ZÉRO** EN CO-PRODUCTION AVEC **Kazak Productions**

DISTRIBUTION FRANCE **NiZ!** www.niz-lesite.com